

Hervé Hamon

**Ne me libère pas,
je m'en charge**

L'après Mai 68

Éditions Glyphe

CHAPITRE I

*J*E DÉCOUVRAIS LA LIBERTÉ, je la prenais. C'est tumultueux, la liberté. Des pensées inconnues, des expériences impensables, je changeais de cervelle et de peau. Les imbéciles et les ignorants disent aujourd'hui que cette époque fut un temps de facilité, de laxisme, de laisser-aller moral. Quel contresens ! C'était fatigant, éprouvant même, j'en avais le vertige, tout devenait matière à discussion, à hésitation, toutes nos habitudes étaient remises en cause, tout ce que nous considérions comme des évidences. Il fallait constamment justifier ses positions, vérifier la sincérité de ses actes, de ses choix. Je ne me suis jamais posé autant de questions, tout au long de mon existence. Ça n'arrêtait jamais, et oui, j'en avais le vertige. Mais le pire vertige, c'était d'imaginer que j'aurais pu poursuivre ma vie antérieure sans soupçonner un instant que la porte était ouverte et qu'il suffisait de franchir le seuil.

Cet autre printemps n'était pas ensoleillé. Il fut secoué d'averses, de coups de vent et d'orages. Évelyne me donnait l'hospitalité, j'occupais en permanence sa chambre d'amis. Bernard était resté à la maison, seul. Nous n'avions pas coupé les ponts, je lui rendais visite assez souvent, il essayait même de

faire bonne contenance, de ravalier ses rancunes. Mais l'amertume n'était jamais loin, et la dispersion générale. Plus que jamais, Serge était dévoré par son activité à l'hôpital. Nadia, elle, vivait en communauté du côté de Compiègne. Quant à Antoine, il travaillait à la chaîne dans une usine automobile, au fin fond de la banlieue, vers l'ouest.

L'air sentait la poudre. Le nouveau ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin, menait la chasse aux gauchistes, et le couple provocation-répression tournait à plein. De Gaulle était parti, Pompidou s'était installé à l'Élysée. Les Soviétiques occupaient Prague et le Parti français, qui venait de faire un bon score aux présidentielles, se gardait de les contredire.

J'avais réalisé mon rêve. Je m'étais inscrite à la nouvelle université. C'était excitant, effrayant aussi. Pour rien au monde, je n'aurais renoncé. Mais je me sentais coupable envers Bernard, envers mon mari. En ce temps-là, on voulait à la fois dire je et être solidaire. Voilà tout le problème.

Évelyne, ordinairement si prompte à pousser son cri, déployait des trésors de patience, semblait parfaitement détendue et s'exprimait d'une voix douce, presque monocorde. Ce dimanche était pluvieux, les rues quasi désertes, et Mélina tenait à bras nerveux le volant de la Simca 1000, aussi crispée que son amie, assise auprès d'elle, affectait un détachement tout pédagogique. La conductrice changea de vitesse mais ne débraya pas assez franchement. La boîte grinça dans un bruit de tronçonneuse.

– Coordonne mieux tes pieds et tes mains, cocotte, dit Évelyne avec la suavité du dalai-lama. Enfonce carrément la pédale gauche et relève plus doucement. À part ça, tu te débrouilles comme une grande, maintenant.

Mélina portait une jupe longue colorée dont les plis lui compliquaient la tâche.

– Excuse-moi. Ta voiture... Je lui en fais voir !

– Arrête de t’excuser. Je m’excuse, je m’excuse, tu ne peux pas t’empêcher de demander pardon. Arrête d’aller à confesse, c’est toi la gauchiste, après tout, moi je suis la réac de service. Dis-toi bien que les leçons de conduite, ça coûte plus cher qu’un embrayage. Puisque tu es contre la société de consommation, vas-y tranquille !

La voiture s’arrêta sur le parking de l’église Saint-Joseph-le-Charpentier. La matinée touchait à sa fin. Mélina freina un peu sèchement.

– Excuse...

Le rire d’Évelyne lui cloua le bec.

– Si tu continues, tu iras en enfer ! Elles gloussèrent toutes deux.

– Garde la bagnole, poursuivit Évelyne, moi je vais prendre le bus. Le dimanche, c’est génial, il n’y a pas un chat. Faut que tu t’habitues à naviguer seule.

Elle descendit de la Simca 1000 et, par la vitre ouverte, embrassa la joue de son élève.

– Ne rentre pas trop tard, pour une fois ! C’était dit avec une ironie appuyée.

– Justement... commença Mélina.

– Je ne veux pas le savoir !

Évelyne s’éloignait déjà en agitant la main.

Quand Mélina pénétra dans l’église, Pierrot concluait, en aube blanche, la cérémonie dominicale.

– Allez, la messe est dite.

– Amen ! répondirent en chœur les fidèles.

Avant que les paroissiens n'aient eu le temps de quitter la salle, le prêtre revint vers le micro. Son visage était grave, il s'adressa à ses ouailles avec une réelle solennité.

– Chers frères, chers amis, chers camarades, je dois vous informer que cette messe est la dernière que je célébrerai ici. Pour des raisons que je ne veux pas commenter, notre évêque m'a retiré ce ministère. Dès le week-end prochain, l'abbé Le Sidaner, dont la piété et le dévouement sont connus de tous, assurera ma succession. Pour ma part, je vais me consacrer aux malades d'un hôpital.

– C'est dégueulasse ! protesta une voix. Pierrot sourit.

– C'est un peu plus compliqué que cela. L'Évangile dit qu'il existe une infinité de demeures dans la maison du Père : voici le moment, pour moi, de méditer cette pensée. Ce qui ne signifie guère que tout est acceptable. En guise d'adieu, je suggère que nous chantions ensemble le chant d'espoir et de fraternité qui est actuellement sur les lèvres de nos amis et compagnons un peu partout à travers le monde.

Et il entonna :

We shall overcome

We shall overcome one day

Le chant fut repris à pleins poumons par l'assistance. Mélina, pendant ce temps, s'esquiva pour gagner la sacristie. C'était une pièce modeste, peinte en blanc, attenante à la nef. Elle était ornée d'un simple crucifix de bois, et de l'inscription *Heureux les artisans de paix* accompagnée

d'une affiche dénonçant la guerre du Vietnam. Une sorte de gros buffet de bois accueillait les vêtements sacerdotaux dans sa partie inférieure, et, au-dessus, les objets du culte.

Marie-Jo avait calé le couffin où se trouvait son bébé entre un cierge de Pâques et un ostensor. Méлина lui sourit.

– Comment va-t-il, notre Ernesto ?

Ernesto allait bien, expliqua la jeune mère, hormis quelques nuits écourtées par une otite récurrente.

– Tu l'allaites encore ?

– Si je pouvais, je n'arrêtera pas. Il me faudrait le talent des grands mystiques pour décrire un plaisir pareil.

Pierrot entra, se débarrassa de son aube, posa le calice et le ciboire.

– Désolée d'être arrivée en retard, s'excusa Méлина. Je conduis mal. Et puis, pour être tout à fait franche, je crains bien que ma foi n'ait du plomb dans l'aile.

– Tu n'es pas la seule, dit Pierrot (une pointe de découragement était perceptible). Les paroissiens s'en vont et nos séminaires se vident. Figure-toi que huit séminaristes sur dix ont mis les voiles, depuis mai ! Je ne sais pas ce qu'ils ont dans le crâne, à Rome, ils vivent sur une autre planète, ils préfèrent perdre leurs curés plutôt que de les imaginer dans le lit d'une femme. Il n'y a rien de théologique là-dedans, juste une névrose collective.

Par le tiroir ouvert, on apercevait des habits brodés.

– Pourquoi ne portes-tu jamais les vêtements de cérémonie ? demanda Méлина.

– Je ne crois pas que Jésus ait eu de l’or sur le dos, répondit Pierrot tout en nettoyant soigneusement le calice avec un linge approprié.

– La hiérarchie t’a sanctionné ? Tu n’es plus prêtre ?

– Si. L’Église a beaucoup de défauts, mais elle est plus maligne que les staliniens, elle évite les purges définitives. Je perds mon job, mais je reste prêtre.

Jusqu’ici, la conversation était détendue, presque anodine. On sentit tout à coup que Mélina fournissait un effort, qu’elle prenait son courage à deux mains.

– En fait, Pierrot, je suis passée te voir parce que, ce soir, je dois dîner avec Bernard. Je ne l’ai pas vu depuis un mois. Peux-tu me dire comment il va ?

Pierrot arrivait au terme de ses rangements.

– Tu veux vraiment que je te le dise ?

– C’est à ce point-là ? Mélina rougit.

– Oui, c’est à ce point-là, je mentirais en te disant le contraire. Il tourne en rond, tu lui manques, tout le monde lui manque, toi, Antoine, Serge, Nadia. Il se sent puni pour une faute qu’il n’a pas commise, ou dont il ne comprend pas la nature. Il est comme un ours en cage.

– Je me sens coupable. Parce que moi, je vais bien, je vis bien. J’étudie, je sors, je respire. C’est la première fois que je respire, tu piges ?

– Ne te sens pas trop coupable, intervint Marie-Jo. Respirer, c’est permis. Et puis la culpabilité, c’est une invention des curés, ça n’arrange rien.

– Ce n’est pas seulement l’invention des curés, dit Pierrot en souriant ironiquement. C’est aussi l’invention des mamans. Demande à ton psy.

Marie-Jo eut un rire. Mélina, elle, restait très sérieuse. Elle regarda intensément son beau-frère.

– Est-ce que tu me juges mal, Pierrot? Franchement? Est-ce que je me conduis mal?

L'interpellé saisit sa belle-sœur par les épaules.

– Qui serais-je pour te juger, Mélina? Tu sais ce que dit l'Évangile à ce propos. Nous progressons tous dans la nuit, nous tâtonnons, nous tentons ce qui n'a pas été tenté avant nous, et nous avançons incertains sur des routes vierges. Sois douce avec Bernard, sois indulgente, écoute-le, c'est un homme sincère. Et reviens quand tu veux, quand tu peux.

Mélina l'embrassa tendrement, s'abandonna sur son épaule. Et sursauta d'un coup.

– Mon Dieu! Presque midi. Faut que je file, je vais être en retard...

Bernard, à cet instant, se trouvait aux fourneaux. Il avait pris possession de la cuisine, il en avait fait sa salle des machines, son atelier. Il serait excessif d'écrire que le four, à présent, lui procurait les mêmes frissons qu'une locomotive diesel, mais enfin, tout mâle qu'il fût, il s'était approprié le domaine de Mélina et y travaillait avec sérieux. Pour l'heure, il mitonnait un lapin aux olives. Les pots d'épices, le moulin à poivre et le livre de recettes étaient déployés en demi-cercle devant lui. Ses gestes étaient assurés. Un soupçon de farine, mouiller avec du vin blanc, laisser roussir un peu mais pas trop.

La radio évoquait les difficultés judiciaires d'*Hara-Kiri*, «feuille plus scatologique que satirique», l'éventualité

d'une dévaluation du franc, et l'interdiction annoncée de *La Cause du peuple*, «émanation d'un obscur groupuscule maoïste». Elle revenait aussi sur le suicide par le feu du jeune Tchèque, Jan Palach, qui s'était immolé pour protester contre l'intervention soviétique qui avait balayé le «printemps de Prague».

Trois tours de poivre, deux gousses d'ail, attendre quatre minutes avant d'ajouter les olives. Le téléphone sonna. Bernard courut vers la salle attenante, ramena le combiné noir au bout de son long fil, et le cala entre épaule et oreille tout en brassant le contenu du faitout avec une cuillère de bois. C'était Nadia.

– Oui... Bonjour ma chérie (la voix de Bernard était guillerette). Je suis en train de te bricoler un de ces lapins! Recette méditerranéenne, j'innove, faut pas s'encroûter.

Il s'interrompit d'un coup, changea totalement d'expression. Nadia était désolée, complètement désolée, une AG de la communauté, des conflits à déminer, tu sais ce que c'est, Papa, quand on met les choses à plat, on sait où ça commence, on ne sait pas où ça finit, et si je ne suis pas là, ça déséquilibre l'ensemble, c'est un truc fragile, une communauté, tu enlèves une seule pièce et tout s'écroule, il ne faut pas m'en vouloir, je ne pouvais pas deviner, la crise a enflé, enflé, c'est parti tout seul, je n'ai pas le choix, ça serait une désertion.

Et ainsi de suite. Elle déversait le flot d'excuses, parlant de plus en plus vite, comme si la vivacité du débit allait donner plus d'autorité à ses arguments.

Bernard avait quitté le plat des yeux et restait la cuillère en l'air. Sa voix était devenue terne, faussement neutre.

– Mais si, Nadia, je comprends. Bien sûr que je comprends. Puisque je te dis que je comprends. C’est ça, dimanche prochain. Peut-être? Bon, peut-être. C’est toi qui rappelles? Bon, j’attends ton coup de fil, alors. Au revoir, mignonne.

Il raccrocha calmement, d’un geste précis, revint vers les fourneaux, coupa le gaz et contempla son œuvre. Il remonta le son de la radio qu’il avait assourdié quand la sonnerie avait retenti. *Tout tout pour ma chérie ma chérie* scandait Polnareff. Il éteignit le poste et demeura immobile, sans expression. Puis, avec une rage froide, d’un seul élan, il empoigna le faitout et en renversa le contenu dans la poubelle. Il parcourut des yeux la cuisine, s’attarda sur les deux couverts déjà mis, attrapa la veste de cuir pendue au portemanteau, et sortit. La pluie le cueillit d’une gifle méchante.

La cuisine familiale, Bernard en avait sa claque.

Mélina, pour sa part, atteignit hors d’haleine la brasserie, fonça vers une sorte de cagibi proche du comptoir, ferma tant que bien mal la porte de bois, enfila sa jupe noire et son corsage assorti de serveuse. Le soir et le week-end, elle assurait des extras payés de la main à la main. Elle achevait de nouer son tablier de dentelle quand Catherine entrouvrit la porte d’un mouvement brutal.

– Dépêche-toi, nom d’un chien. Depuis qu’on fait l’aligot le dimanche midi, c’est la folie.

Ni bonjour ni comment vas-tu... Le ton n’avait rien de familial, c’était celui d’une patronne, et même d’une patronne impatiente et contrariée. Effectivement, la salle était aux trois quarts pleine, Gégé et René galopèrent d’une table à l’autre. Catherine changea soudain d’expression.

– Il ne manquait plus que ça ! Voilà ton mari. Pourquoi il se pointe un dimanche, celui-là ? Cache-toi vite, va aider en cuisine. Vos salades, ça commence à bien faire.

Mélina fila vers l'arrière. Dans la salle, Gégé s'en fut à la rencontre de son frère, un sourire embarrassé aux lèvres. Jamais Bernard n'aurait admis que son épouse travaille au noir de la sorte.

– Salut ! On ne t'attendait pas.

– Faut réserver, maintenant ? rétorqua Bernard, l'air grincheux.

– Pas toi, voyons. (Gégé lui désigna une table du menton.) Installe-toi à la 6. Excuse, ça bouscule un peu.

– Tu fais l'aligot ?

Gégé opina du bonnet.

– Alors, cherche pas plus loin. Mais demande-leur aussi de me préparer une assiette de charcuterie à emporter. Pour deux. J'ai du monde, ce soir.

– Une dame ?

Gégé, poussé par la curiosité, n'avait pu retenir la question.

– Parfaitement, une dame, certifia Bernard, l'air dégagé.

– Ça roule.

Tandis que Bernard rejoignait sa table, Gégé s'approcha de Catherine, à la caisse.

– Tu ne veux quand même pas que je flanque dehors mon propre frère !

Les yeux de Catherine se chargèrent d'acide, et sa voix aussi.

– Moi, ce que je veux ou rien... En attendant, la belle-sœur dont on se demande d'ailleurs si elle est toujours la belle-sœur, elle se planque au lieu de servir.

– Demande-lui de composer une assiette à emporter. Pour deux. Ça l'occupera.

Catherine transmet le message avec un soupir. Et c'est ainsi que Mélina, bien qu'ayant déserté *sa* cuisine, prépara le repas qu'elle devait consommer le soir même.

Les troupes avaient grossi. On ne se réunissait plus, à présent, dans une mansarde du quartier Latin, il fallait réquisitionner un hangar, une école, une salle de patronage, la cantine d'une mairie sympathisante, voire une chapelle. La petite équipe initiale s'était dispersée. Malebranche s'en était allé vers les aciéries d'Usinor et y avait perdu douze kilos, Tanguy et Laverdure essayaient vainement de s'infiltrer chez Michelin, à Clermont-Ferrand, Karajan balayait dans le métro. Seul Krasny restait inamovible, debout au tableau noir, dominant un parterre où les filles, désormais, étaient assez nombreuses. Les participants, près d'une centaine, étaient assis à même le plancher, mains croisées sur les genoux. Au tableau, un tracé grossier figurait les plans d'accès d'une usine. Règle en main, Krasny avait tout l'air d'un chef d'état-major.

– Bien. L'opération sur Mantes est réglée. Je passe aux questions de sécurité. Nous savons que le ministère de l'Intérieur nous gâte, ces temps-ci. Il a créé une direction spéciale chargée de repérer et de pénétrer les groupes révolutionnaires. Là-dessus, soyons à la fois vigilants et bons tacticiens. Autant il importe d'identifier les flics ou les indics qui se faufleront certainement parmi nous,

autant il est indispensable que nous conservions notre visibilité. Si on nous arrête, cela fera du bruit. Si ça fait du bruit, nous recruterons. Des intellectuels amis sont prêts à nous relayer. Les plus grands noms du pays, à commencer par Sartre, propageront notre message et protesteront contre la répression. La consigne est donc claire : on ouvre l'œil, mais si on se fait prendre, on retourne la situation à notre avantage.

Antoine peinait à suivre les débats. Les orbites cernées, la mine plutôt défaite, il était à bout de fatigue, épuisé.

Krasny se tourna vers un homme qui, jusque-là, était demeuré immobile, silencieusement assis sur une chaise de bois dans un coin de la pièce. Un sexagénaire, sans aucun doute, très grand, tout de noir vêtu, les yeux amplifiés de lunettes épaisses. Il avait le nez fort, la bouche charnue et volontaire. Mais ce qu'on retiendrait d'abord de lui, c'était la crinière, abondante et parfaitement blanche, dont les mouvements accompagnaient chaque phrase, chaque expression.

– Nous avons avec nous, ce matin, poursuit Krasny, un de ces intellectuels amis. Vous aurez tous reconnu le camarade Maurice dont le passé, l'influence philosophique et les éditoriaux vous sont familiers. Il va nous exposer les motifs de sa solidarité et de sa présence.

Le camarade Maurice se leva, le fait d'être debout le grandissait encore, il se déployait, ses épaules paraissaient gagner en amplitude et, surtout, sa crinière accrochait la lumière à tout instant. Il prit sa respiration et parcourut longuement le public des yeux.

– Pourquoi suis-je solidaire de votre quête ? Tu viens de le dire en me présentant, Krasny. Parce que mon passé

est mon présent. Parce que je suis un résistant. Je le fus, je le suis, je le serai.

Il inspira fortement. Un peu de salive perlait aux commissures de ses lèvres.

– Nous nous mobilisons pour le peuple, nous agissons au nom du peuple. Pourquoi? Parce qu’il est pauvre, le peuple? Parce qu’il est interdit de culture, d’école? Sans doute. Mais nous ne sommes pas des dames patronnesses, la compassion n’est pas notre mobile premier. Nous sommes avec le peuple parce qu’il résiste, parce qu’il n’est pas dupe des libertés formelles qui sont le trompe-l’œil de cette société étouffante. Nous nous voulons résistants avec les résistants.

Le camarade Maurice rejeta la tête en arrière comme un cheval basculant, pour se repaître, le sac d’avoine qui lui est alloué. Sa crinière vola.

– Contrairement aux petits révolutionnaires ossifiés, aux petits Lénine plus ou moins clandestins, nous ne sommes pas une secte, nous n’avons pas la prétention d’être le fer de lance de l’avant-garde, nos meetings sont ouverts, ouverts à tout travailleur, qu’il vienne du PC, de l’Action catholique, de la droite ou de nulle part. Nous ne laisserons pas la flamme dépérir sous le boisseau, nous ne laisserons pas la pâte sans levain. En un sens, mes camarades, je vous le dis, nous sommes une Église des premiers temps. Telle est la raison pour laquelle je suis à vos côtés, critique s’il le faut mais solidaire toujours.

Il remonta sa mèche argentée d’un geste ample et péremptoire.

– Merci Maurice, dit Krasny. Des questions ? Une jeune femme leva la main.

– Je demande la parole.

– Tu as la parole.

– Juste un point pratique. Les travailleurs, eux, ils se reposent le dimanche matin. Moi, j’ai fait ma caisse jusqu’à 21 heures hier soir. Est-ce qu’on ne pourrait pas se retrouver en réunion générale à un autre moment que le dimanche matin ?

Deux autres filles enchérèrent. Leurs voix se chevauchèrent.

– C’est vrai, quoi.

– En plus, on assure le samedi soir pour arranger les collègues.

– Si on veut être populaires, faut mettre le paquet.

– Alors le dimanche matin, j’te dis pas...

Krasny traversa un court instant de perplexité. Il n’avait pas envisagé ces considérations prosaïques.

– Je rappelle, annonça-t-il (mais on percevait une note défensive), que moi-même et plusieurs autres, ici, avons assuré un collage à 4 heures ce matin. Et que le camarade Maldoror, qui fait les trois huit et qui est de nuit en ce moment, a pris le train très tôt sans étaler ses états d’âme. La révolution, c’est pas un bureau des pleurs...

Une des deux filles sauta sur ses pieds :

– Quand tu entendras neuf heures par jour un haut-parleur gueuler que Mammouth écrase les prix, moi je te le promets, Krasny, tu auras des états d’âme...

La réunion, comme toutes les réunions, traîna en longueur. En cette période, participer à une réunion

constituait un rite quotidien analogue au décrassage des oreilles, au brossage des dents. Et encore. Certains militants pratiquaient nettement plus l'art de la réunion que le lavement des pieds, et étaient capables d'aligner onze ou douze colloques hebdomadaires, lesquels s'ajoutaient au travail normal, aux courses, à la garde des enfants éventuels, ou aux loisirs – pour ceux qui en avaient encore. Le manque de sommeil devenait une manière de vivre, on s'installait dans une léthargie inconsciente d'elle-même, on postulait des réserves d'énergie inépuisables, et l'on finissait par le croire presque de bonne foi.

C'était un temps où les événements et les causes vous sollicitaient à jet continu, et vous sollicitaient personnellement, quels que soient votre état, votre profession, votre nationalité, votre âge, votre sexe, vos revenus, vos amours. Le sort des opposants marocains, la condition des psychopathes, la répression en Indonésie, les normes de sécurité dans les mines, l'orientation des élèves modestes vers l'enseignement technique, la médiocrité des logements sociaux, le bétonnage des côtes, le soutien gouvernemental aux dictatures africaines, tout cela, et le reste aussi, devenait votre affaire, votre urgence. Ne restait plus qu'à se réunir pour envisager l'action.

Antoine, tandis qu'il enfilait son blouson de Skaï imitation cuir, songea qu'en principe, ce soir même, il devait faire une apparition à la réunion de coordination ouvriers paysans – l'objectif était de dénoncer la manière dont les grandes coopératives normandes imposaient aux petits producteurs des seuils de rendement qui les étranglaient et les endettaient. Noble cause, mais sa présence était-elle vraiment indispensable ? Il avait besoin d'une pause,

d'une case qui ne soit remplie par aucune obligation, une case vide, libre, un refuge. Un luxe.

Il tourna le coin de la rue, affamé, passablement hagard, et buta contre une femme immobile. Il s'apprêtait à s'excuser platement quand il s'aperçut que cette femme était rousse. Encore un effort et il reconnut Michèle. Il ne l'avait pas vue depuis près de trois mois.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle sourit. Elle était belle comme jamais.

– Ça n'est pas parce que Krasny m'a exclue que j'ai oublié les petites habitudes de l'organisation. Le dimanche après la messe, grande réunion de la chapelle. Et vachement clandestine...

Elle regarda très attentivement Antoine, avec une fixité où entraient, tout à la fois, du trouble et de la tendresse.

– Tu es pâle, Maldoror. Ce que tu es pâle... Viens chez moi.

Antoine eut un mouvement de recul, un ricanement quelque peu forcé.

– C'est ça... Le repos du guerrier...

Michèle haussa les épaules sans se départir de son calme.

– Fais pas le méchant, Antoine. Moi je sais que tu n'es pas méchant. (Elle se tut un instant, le regarda bien en face.) J'en ai ras le bol de vos histoires, de votre sacrifice suprême, mais pas de toi, Antoine. Tu me manques. C'est pour ça que je t'attendais.

Le monde lui paraissait flou, indécis. Antoine n'avait jamais été myope. Il découvrait soudain l'oscillation des choses derrière un voile translucide.

– J’ai mon train pour Mantes, bredouilla-t-il.

Michèle se crispa.

– Tu me prends pour une indic ? Toi ! Tu es assez salaud pour imaginer une chose pareille ! (Elle avait la larme à l’œil.) J’aurais dû y penser plus tôt. Je m’appelle Mata Hari et je finirai dans un fossé, fusillée par un peloton de l’armée populaire...

Il la prit par le cou, la serra contre lui.

– Mais non, non. Bien sûr que non.

Vers 18 heures, le flot s’apaisait. Une odeur de soupe fade inondait les couloirs de l’hôpital. Les visiteurs s’éloignaient. Deux Antillaises dodues aux lèvres peintes en mauve promenaient leurs serpillières sur le lino de la salle des urgences. La blague usuelle prétendait que, plus on s’acheminait vers le cérémonial du journal télévisé présenté par Étienne Mougeotte, plus les patients hésitaient à sortir de chez eux et à réclamer des soins. Au local infirmier, on se préparait un petit kir convivial, on grillait en chœur une gauloise ou une gitane.

Le professeur Taillanter avait entraîné Serge dans une salle d’examen. La partie haute des vitres dépolies laissait entrevoir quelques ambulances, quelques convalescents en robe de chambre.

– Ça vous plaît vraiment, Duvergnon, les bras cassés et les accidents d’ascenseur ?

Taillanter était en disgrâce mais il n’avait rien perdu de son mordant.

– Au risque de vous décevoir, Monsieur, la réponse est oui, ça me plaît. J’aime soigner les gens, surtout quand ils sont sous le coup d’un accident ou d’une pathologie aiguë.

– Soigner les gens! Soigner les gens! Écoutez-le... On se prend pour un docteur, Duvergnon? Ça vous chatouille le nombril, la gratitude du public? Vous auriez dû vous faire patineur ou chanteur d’opéra, mon vieux! Continuez comme ça, et vous vous retrouverez à Lambaréné chez le Dr Schweitzer...

Le ton était plus que sarcastique.

– Pourquoi pas? Il y a des missions moins exaltantes.

– Enfin ça n’est pas de la Science! Vous êtes un découvreur, Duvergnon, pas un badigeonneur de mercurochrome, vous avez la pointure d’un agrégé. Mon écurie n’est plus la bonne mais mes excellents collègues vont vous draguer. Je vous l’ai déjà dit et je vous le redis: je ne le prendrai pas pour une trahison.

– Merci de votre sollicitude, Monsieur.

Taillanter lui donna un léger coup de poing dans l’épaule.

– Je croyais être le roi des cabochards, mais ce coup-ci, j’ai trouvé mon maître. Adieu Duvergnon.

Serge n’eut pas le temps de répondre. Le patron s’en allait si vite qu’il faillit télescoper Pierrot qui surgissait tout haletant. Serge jeta littéralement une blouse blanche à son oncle.

– Enfile ça et tu te retrouveras tout de suite du côté des bien portants.

Pierrot se dépêcha, peinant à boutonner la blouse rêche. – Salut! Ma voiture a encore fait un caprice. C’est OK, pour les papiers?

Serge, le voyant maladroit, l’aida à se boutonner.

– Elle est bidon, ta licence ?

– Non, j’ai réellement fait psycho avant le séminaire. Mais, à l’époque, on nous expliquait que l’homosexualité est une pathologie gravissime.

Serge rigola.

– Ça a dû te servir chez les apprentis curés ! Il redevint sérieux, ouvrit un gros cahier.

– Tes vacances sont contresignées, ne t’inquiète pas. On va te refiler les toxicos, les alcoolos et les grands délirants. Tu ne vas pas chômer.

– ...et je vais travailler le dimanche. Comme d’habitude.

Un homme entra en coup de vent, un petit homme sec. Il se déplaçait si vite que les pans de sa blouse voletaient derrière lui. Un stéthoscope lui entourait la nuque et sa poche de poitrine débordait de stylos multicolores. Il vint sur Serge Duvergnon comme s’il montait à l’abordage. Pierrot, à ses yeux, n’existait manifestement pas.

– Je te présente le professeur Danais, glissa Serge à son oncle.

– Pas de temps pour les salamalecs, coupa le professeur. Duvergnon, mon collègue Prigent et moi vous attendons, on vous l’a déjà dit. Taillanter a perdu ses budgets et ses contrats de recherche, vous savez ce qu’il vous reste à faire.

– Je regrette, Monsieur, je reste ici, aux urgences.

L’autre se figea, puis l’observa comme s’il avait aperçu quelque pièce rare dans un cabinet de curiosités.

– Vous restez aux urgences ?

– Oui Monsieur.

– Vous êtes à jeun ?

– Oui Monsieur.

– Vous n’êtes sous l’emprise d’aucune drogue suspecte ?

– Non Monsieur.

Le visage du professeur Danais se ferma définitivement.

– N’en parlons plus, dit-il d’une voix sèche. Vous venez de bousiller votre carrière. C’est votre droit et c’est délirant.

Il sortit en claquant la porte derrière lui. Pierrot ouvrait de grands yeux.

– Tu vois, expliqua Serge, ce monsieur est un immense professeur. Or il estime que je délire. Je suis donc ton premier client puisque tu es ici pour nous apporter un... comment dire ?

– Un supplément d’âme, suggéra Pierrot.

– Tout juste.

– Et pourquoi tu t’entêtes ? Tu m’as toujours paru ambitieux, mais un ambitieux qui a les moyens de son ambition. Y a-t-il du mal à ça ?

– Je pensais que non et maintenant je pense que oui. L’hôpital, ça n’est pas ce que je croyais. Les requins se battent entre eux et les malades se noient.

Pierrot se tut un bon moment. Quand il reprit la parole, ce fut d’une voix pensive.

– Il faut que je t’avoue, Serge, que je ne te voyais pas exactement comme ça. Je te prie de m’en excuser. Peut-être que nous sommes finalement de la même paroisse, toi et moi...

Bernard et Méлина étaient attablés « comme avant », selon leur coutume ancienne, non pas face à face, mais en coin, au coude à coude. L'assiette de charcutaille auvergnate était à demi consommée. Le climat paraissait calme, un peu faussement – chacun, sur ses gardes, veillait à ne pas offusquer l'autre.

– Tu en reveux un peu ? questionna Bernard en désignant le plat.

– Non merci. Mais ça m'a fait plaisir de retrouver toutes ces bonnes choses.

– Excuse-moi, je n'ai pas eu le temps de cuisiner...

– C'était parfait.

La bouteille de saint-pourçain était vide. Bernard se leva, en attrapa une autre, et entreprit de la déboucher.

– Celui-ci, c'est du pinot noir. Tu te rappelles, on le buvait frais à Pierrefort, tu te rappelles nos pique-niques au bord de la Truyère ?

Méлина se contenta d'opiner du chef, peu désireuse de s'engager sur la pente des souvenirs. Bernard perçut sa réticence, lui servit un verre.

– Alors, comme ça, tu étudies Platon ?

Elle lui fut reconnaissante de changer de terrain. Et s'y lança avec un enthousiasme croissant.

– Pas tout Platon, c'est beaucoup trop, juste un peu de philo du droit. Félix est un prof incroyable, tu sais. Il n'a aucun mépris pour les gens comme moi, il enseigne aussi bien aux autodidactes qu'aux spécialistes. Quand il t'explique Platon, tu t'en fiches que ça se passe au v^e siècle avant Jésus-Christ, ça te parle, tu vois. Félix, il serait capable d'expliquer Althusser à un gamin de troisième...

Elle s'emportait, elle s'enflammait, et Bernard avait du mal à cacher son agacement.

– Félix par-ci, Félix par-là, tu en es amoureuse, de ton prof, ma parole !

Mélina commit l'erreur de répondre un rien trop précipitamment.

– Mais non ! On n'est pas du même monde, quand même...

– Moi non plus, je ne suis pas de ce monde-là.

Le ton de Bernard était sec à l'excès. Il tenta valeureusement de se rattraper.

– Et ton groupe féministe, les Femelles rebelles ?

Il avait essayé de ne pas verser dans l'ironie mais sa voix, malgré lui, avait dérapé.

– J'y passe de temps en temps. Ça fait du bien de parler, même s'il y a là-dedans pas mal de filles névrosées...

– Pardon ?

Mélina le regarda, chercha le piège ou l'objection, puis réalisa que le mot lui échappait vraiment.

– Névrosées, ça veut dire perturbées, marquées par leur histoire, par leur enfance. Laisse tomber. (Elle sentait son mari de plus en plus distant, mal à l'aise.) Est-ce que tu as besoin d'argent pour les gosses ?

– Pas du tout. Ils n'en ont rien à cirer, de l'argent, les gosses. Ils ne demandent rien à personne. On m'aurait dit ça il y a dix ans, j'aurais été pour. Des jeunes qui se débrouillent par eux-mêmes, pas d'objection, au contraire. Mais là... Qu'est-ce qu'elle fiche, Nadia, dans son espèce de communauté ?

– Te fais pas de bile pour elle. Ils viennent de s’installer dans l’Oise, chez un avocat qui a hérité d’une ruine, un château dégingué. J’ai promis de passer la voir cette semaine.

– Moi, je croyais que les avocats habitaient des châteaux, pas des ruines.

– Celui-là est spécial. Il plaide les conflits du travail, les licenciements abusifs...

Bernard leva les yeux au ciel.

– Il a ses bonnes œuvres ! Méлина préféra ne pas insister.

– Moi, c’est Antoine qui me tracasse le plus, tu le sais bien. Bernard pâlit puis rosit. Il avait épuisé, malgré lui, ses réserves de diplomatie.

– Tu te tracasses, tu te tracasses, mais ça fait cinq semaines qu’on n’en a pas parlé !

– Bernard, on avait dit que...

Il essaya sincèrement de se reprendre. Mais l’inquiétude qui le tenaillait n’était pas feinte et venait de loin.

– Qu’est-ce qu’il fout, mais qu’est-ce qu’il fout dans sa boîte de merde ? Elles sont belles, les bagnoles, elles brillent. Mais tout le monde sait ce qu’il y a derrière. Ces taulards-là, c’est les pires négriers. S’il tenait tant que ça à devenir ouvrier, Antoine, il n’avait qu’à venir chez nous, c’est propre, on ne traite pas les gens comme des chiens. Il va se faire massacrer, je te dis, massacrer ! À Grenelle, on a obtenu que la section syndicale d’entreprise soit légale, mais eux, ils n’en ont rien à péter, c’est milices et compagnie.

Méлина n’était pas moins angoissée.

– On m’a dit que, dans son usine, ça barde entre les gauchistes et les stals...

– C’est quoi, les stals ?

– Ben... les staliniens.

– C’est les syndicalistes comme moi que tu appelles les staliniens ?

L’aigreur était à nouveau libérée.

– Bernard, ne ramène pas tout à toi. Est-ce que tu peux te renseigner, pour Antoine ?

– Avec l’aide des stals, oui, je vais essayer.

Mélina se leva, chercha son sac. Elle paraissait tout à coup un peu raide, un peu guindée.

– Bon, eh bien je...

Bernard se leva aussi, les bras ballants.

– Et toi, t’as besoin de rien ?

– Ça va, je me débrouille. Je fais un peu de documentation à la fac, juste les photocopies, j’ai un petit boulot en ville. Et puis je tape dans l’héritage de Papa. Les études, c’est un placement, non ?

Bernard s’était approché, tout près.

– Ça n’est pas ça que je voulais dire. Pas exactement... (Il réussit à parler sur un ton neutre, presque détaché.) Tu ne veux pas rester ?

Mélina lorgnait vers la porte.

– Non merci.

La gorge de Bernard se noua.

– C’était pas la bonne question, hein ? (Mélina ne répondait pas, ne bougeait plus.) J’ai quand même le droit de savoir si tu es encore ma femme, non ?

Elle l’embrassa très vite sur la pommette et s’esquiva sans un mot.

Bernard s'assit, se servit un verre de vin. Mais il ne le buvait pas, il le gardait à la main, il conservait la pose comme les mimes qui, dans les rues, feignent d'être des statues. Une interrogation lui labourait le cerveau. « Pourquoi est-ce que j'accepte ça ? Pourquoi est-ce que j'accepte ça ? Qu'est-ce que j'ai commis pour mériter ça ? Je l'aime, je lui suis fidèle, et il faut que j'accepte ça ? » Il but une gorgée, s'immobilisa. Et le manège, dans sa tête, recommença de tourner. « Le truc, ça n'est pas pourquoi j'accepte ça, c'est que je l'accepte. Elle me lâche et je l'accepte. Je suis sommé de me sentir coupable et le pire, c'est que je me sens coupable. De quoi ? D'exister ? » Il finit par vider la bouteille. Il avait envie de drogue, quelque chose de fort et de planant. Mais le LSD, c'était pour les hippies, pour les Américains. Les salauds.

Michèle, sur le quai de la gare, embrassait fougueusement Antoine penché vers elle, cramponné à la main courante du wagon. Le train eut un hoquet, démarra. Michèle se rejeta en arrière, esquissa un geste de la main, mais le garçon ne lui répondit pas. Elle fit demi-tour, le visage crispé, presque douloureux. À ces heures tardives, les gares étaient malodorantes, peuplées d'êtres aux yeux rouges, d'employés endormis.

Antoine l'avait aimée avec passion, avec une sorte de fureur suspecte. Puis il s'était endormi et elle l'avait bercé longuement. Après, plus de temps pour rien, plus rien qu'un intervalle pâteux, une conversation décousue, des onomatopées, des fragments de phrases.

Elle marcha jusqu'à la sortie. Il pleuvait encore. Un bruit de cloches, de gongs et de cymbales parfaitement

incongru la tira de ses pensées cafardeuses. Des disciples du mouvement Haré Krishna, tête rasée et robe orange, tressautaient sur place, encombrant la station de taxis, et psalmodiaient *Hare Rama Hare Rama Rama Rama Hare Hare*, indifférents aux gouttes et aux nuages. Les passants tardifs n'y prêtaient guère attention. Seul, un porteur, son chariot à bout de bras, éprouva le besoin d'un commentaire.

– Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là ? demanda-t-il à Michèle, rigolard.

– Je ne sais pas, répondit-elle presque sérieusement. Encore des gauchistes...